

LE PREMIER NATIONALISME BASQUE

I- UN NATIONALISME ETHNIQUE

« La nation, c'est la race. »

Joala¹

N'ayant pas d'État dans lequel elle puisse se mirer comme unité symbolique pour se nommer et actualiser son identité, la nation basque sera obligée de construire son unité « à l'immanence », de façon empirique. Dans la recherche forcenée de traits différenciateurs à laquelle s'adonnent les premiers nationalistes pour prouver la tangibilité et l'originalité de la nation basque, ce ne seront ni le territoire, ni les coutumes, pas plus que la langue qui joueront le principal rôle mais le sang, la race.

Le fondateur du nationalisme basque sera à ce propos on ne peut plus explicite : « Peuple et nation sont des vocables qui se réfèrent à la race. »² « Si notre race disparaissait de ces montagnes et que dans celles-ci et avec le nom de Pays Basque se constituait la confédération de ses six États et que chacun d'eux se régisse avec la tradition de notre race, avec notre langue et même avec nos coutumes et caractères, ce Pays Basque ne serait pas notre Patrie. »³ [93]

Dogme que les principaux porte-parole du premier nationalisme ne cesseront par la suite de réaffirmer. Ainsi, Joala en 1901 : « Nation et Race sont, rigoureusement parlant, synonymes »⁴, Evangelista de Ibero en 1906 : « Qu'est-ce que le nationalisme basque ? Le système politique qui défend le droit de la race basque à se régir et à s'autogouverner (...) avec une indépendance absolue en regard des autres races. Quelle est la base de ce système ? La distinction qui existe entre la race basque et les autres

¹ Pseudonyme de Jose de Arriandiaga (un des principaux idéologues du nationalisme basque du début du siècle), in *La Patria* n° 9, 22/12/1901.

² « Efectos de la invasion », in *Baseritarra* n°11, 11/07/1897, *Obras Completas*, p. 1326, note 1.

³ *Ibid.*, p. 1328, note 2.

peuples de la terre »⁵, Luis Eleizalde en 1911 : « Le noyau de la Nation, c'est la race. »⁶, ou Engracio de Aranzadi en 1918 : « Les quatre fondements de la nation sont : l'ethnique, unique substance de la nation ; la langue, pensée de la race ; les Institutions, actions de la race ; le Territoire, lieu dans lequel la race se meut. »⁷

On peut se demander pourquoi, au moment de choisir⁸ le principal symbole⁹ censé fonder la nation basque, les premiers nationalistes ont désigné la race. Rien dans le passé des Basques n'avait auparavant trahi une quelconque inclination pour l'affirmation et l'exaltation raciale. Jusqu'alors, la seule manière de signifier leur différence (c'est-à-dire d'implicitement définir la « basquitude ») s'était basée sur leur langue, l'euskara¹⁰. [94]

Mais au moment où le premier nationalisme apparaît, à peine plus de la moitié de la population des provinces basques pratique l'*euskera*. Si celui-ci demeure la langue usuelle pour la quasi-totalité de la population des provinces situées sur le versant septentrional des Pyrénées (Biscaye, Guipúzcoa, ainsi que les trois provinces du Pays Basque français), seule une minorité le sait sur le versant méridional (Alava et la majeure partie de la Navarre¹¹). Ériger la nation basque sur l'*euskera*, c'est *ipso facto* en exclure près de la moitié de la population et renoncer aux territoires historiques d'Alava et de Navarre : solution irrecevable. Aussi les nationalistes ne considéreront l'*euskera* que comme *moyen* de différenciation et d'affirmation nationale (voir plus loin).

⁴ In *La Patria*, n° 9, 22/12/1901.

⁵ *Ami vasco*, Buenos Aires, 1957, Ed. Ekin, p. 33 (première édition en 1906 à Bilbao).

⁶ *Raza, lengua y nacion vasca*, Bilbao, 1911, Ed. Elexpuru Hnos.

⁷ *La nacion vasca*, Bilbao, 1931, Ed. Verdes Achirica, p. 22 (première édition en 1918).

⁸ Il n'y a pas à proprement parler de choix mais adhésion. Croyance et subjectivité président ce moment particulier du national et non pas raison et objectivité (cf. Chapitre précédent).

⁹ Symbole et non pas réalité spontanément irradiante de sens comme le croient les nationalistes. Le symbole est avant tout une convention entre deux êtres leur permettant de se reconnaître et leur signifiant une commune appartenance. En voulant figer le symbolique dans l'empirique pour s'en tenir à lui, le nationalisme, dans son délire de réification, force le réel.

¹⁰ En *euskera*, « basque » (adjectif signifiant l'appartenance à la communauté basque) se dit euskaldun, c'est-à-dire « celui qui parle le basque », « étranger » se disant *erdaldun*, c'est-à-dire « celui qui parle une autre langue : être basque, c'était parler le basque.

¹¹ Pourcentages de la population parlant l'*euskera* en 1868 : la quasi totalité en Guipuzcoa, Basse-Navarre et Soule, entre 80 et 90 % en Biscaye et Labourd, environ 20 % en Navarre et 12 % en Alava (recoupement des chiffres fournis par Luis Nuñez, *Opresion y defensa del euskera*, San Sebastian, 1977, Ed. Txertoa, p. 26, et par l'Euskaltzaindia-Académie de la langue basque).

Il en va de même pour les coutumes et plus généralement pour la culture. Impossible de dégager un fond commun suffisamment fort dans lequel tous les Basques puissent se reconnaître pour fonder l'unité de la nation. Au contraire, les coutumes et pratiques culturelles demeurent éclatées et hétéroclites, chaque village, vallée ou canton, maintenant jalousement les siennes. Ce n'est que bien plus tard, lorsque le sentiment d'appartenance nationale aura supplanté les appartenances locales qu'une culture nationale verra le jour.

Quant au territoire, il ne pouvait pas non plus jouer ce rôle : le choisir comme fondement de la nation serait revenu à désigner comme basque l'ensemble de la population habitant les provinces historiques, et en particulier le grand nombre d'immigrés attirés par l'industrialisation récente de la Biscaye et contre l'implantation desquels s'insurgent précisément les premiers nationalistes : le territoire ne jouera strictement aucun rôle dans la définition de la nation basque¹².

*La seule donnée, le seul trait apparaissant comme « objectivement » et suffisamment différenciateur aux premiers nationalistes pour fonder [95] la nation, c'est la race, « la race, âme et substance de la nation »¹³. Une fois démontrée l'originalité raciale du peuple basque, son droit à l'autodétermination lui est *ipso facto* attribué car « chaque race a une âme distincte. Et chaque âme sa législation, sa Patrie, son État (...). D'où le fait qu'il doit y avoir autant de frontières, de législations, de Patries, d'États ou de nations que de races existantes »¹⁴.*

1- La Race

« Avant tout et surtout, la nation nous parle de naissance, d'origine et de sang. Les nations nous parlent de races, des grands groupes de familles constitués par leur unité de sang (...). »¹⁵ Parmi ces « grands groupes de famille », la race basque dispose d'une « indéniable originalité », son « extraordinaire singularité est telle qu'on l'appelle

¹² Ce qui montre bien le schisme symbolique résidant entre le système identificatoire à l'oeuvre dans la société traditionnelle, où l'espace et le territoire jouaient des rôles primordiaux, et celui qui accompagne le dégagement du national.

¹³ Aranzadi, *La nacion vasca, op. cit.*, p. 28 et p. 41.

¹⁴ Joala, *Repuesta a un espanolista. Primera parte*, Mexico, 1904, Ed. Elizalde, pp. 125-126.

¹⁵ Aranzadi, *La nacion vasca, op. cit.*, p. 20.

race île (*raza isla*) »¹⁶ et « cette distinction est tellement évidente qu'un homme de bon sens et possédant une culture moyenne ne pourrait la nier »¹⁷.

Cependant, les nationalistes ne chercheront pas à définir et à cerner de façon expérimentale les dimensions empiriques de la race basque. Bien que faisant souvent référence à des recherches anthropologiques menées (la plupart du temps par des étrangers) pour tenter de dégager un « type basque »¹⁸, ce n'est pas sur la distinction de traits physiques qu'ils se baseront pour prouver l'originalité et la singularité de la race basque mais sur la langue.

Pour eux, celle-ci demeure en effet la meilleure façon de définir une race : « comment se manifeste l'identité ou la diversité de race? [96] Par l'identité ou la diversité des langues, de telle façon que plus la différence résidant entre les langues de deux nations est grande et plus la différence de race qui les sépare l'est aussi. Ainsi, l'espagnol diffère-t-il du chinois plus que du russe et du russe plus que du français. »¹⁹ « La différence de race se prouve par la différence de langue. »²⁰ « La langue basque diffère radicalement de toutes les autres, la race basque diffère donc aussi de toutes les autres. » « Si les Basques appartenaient à la race latine, le latin serait leur langue, comme elle est celle des Italiens, des Français, des Espagnols, des Roumains et des Portugais. S'ils appartenaient à la race germanique, le germanique serait leur langue comme elle est celle des Suédois, et ainsi de même pour les autres races. Mais cela saute aux yeux que la langue basque n'est ni latine, ni germanique, ni slave, ni celtique, ni non plus incluse dans aucun des groupes ou familles auxquels se réduisent les langues restantes. Aussi, force est-il d'admettre que la race basque est distincte des autres races. »²¹

¹⁶ *Ibidem*, p. 52.

¹⁷ De Ibero, *Ami vasco, op. cit.*, p. 33.

¹⁸ « D'éminents anthropologues ont démontré que la race basque diffère de toutes celles qui peuplent la terre. » (De Ibero, *Ami vasco, op. cit.*, p. 18). Ne pas oublier qu'en cette fin du XIX^e, une bonne partie des anthropologues étaient occupés à compléter le « tableau racial » de l'humanité et que la notion de race était singulièrement en vogue.

¹⁹ De Ibero, *Ami vasco, op. cit.*, p. 16.

²⁰ *Ibidem*, p. 33.

²¹ *Ibidem*, pp. 33-34.

Mais, si l'*euskera* « permet de définir génétiquement la race basque », loin s'en faut pour que tous les descendants de la « grande famille basque » le parlent. Dès lors, comment reconnaître ceux qui appartiennent à la race basque et ceux qui n'y appartiennent pas ? Par le nom. « Que faut-il regarder pour connaître la Patrie d'un individu ? La Race à laquelle il appartient ou, ce qui revient au même, le nom qu'il porte. »²² Pour les nationalistes, le nom est le moyen le plus sûr et le plus immédiat pour déterminer la race et par conséquent la nation d'un individu. Car « qu'on le veuille ou non, un Lizarraga sera toujours un Basque (...), un Beaumont toujours un Français, un Taparelli un Italien, un Merry un Anglais, un Sanchez un Espagnol, un Schiller un Allemand, etc. »²³ : « Le nom de famille est le sceau de la race. »²⁴ [97]

2- La langue

Dans la mise en scène de la nation, la conception étroitement raciale des premiers nationalistes ne laisse jouer qu'un rôle subalterne à la langue : celui de signe de l'originalité raciale (et par voie de conséquence, nationale). Peu importe, à la limite, que cette langue soit encore parlée ou non. Le principal, c'est que quelques-uns la sachent ou même qu'elle demeure consignée dans des dictionnaires et des livres de grammaire de telle façon que sa singularité puisse être vérifiée, et par là même celle de tous ceux qui portent un nom basque. Car « le nom et le sang restent immuables quelle que soit la langue parlée par leur porteur ». La perpétuation de la langue basque importe peu, elle peut disparaître ou pas, cela ne changerait rien car, « si on la supprimait et la remplaçait par une autre, la nation resterait la même »²⁵.

L'*euskera* a définitivement joué, dans un temps originel et génétique son principal rôle, celui de révéler l'originalité raciale de ceux qui portent des noms dont il constitue la trame. Intrinsèquement, le fait de parler l'*euskera* ne signifie plus désormais grand-chose et en tout cas pas l'appartenance à la nation basque : « Dire que la langue est la nationalité serait une grave erreur. Elle est une des qualités de la nation, mais pas

²² *Ibidem*, p. 26.

²³ *Ibidem*, p. 26.

²⁴ « Un nacionalista », « Maketenia y maketismo », in *Bizkaitarra* n° 20, 2/02/1895.

²⁵ Arana Goiri « Efectos de la invasion », in *Baseritara* n° 11, 11/07/1897, *Obras completas*, p. 1327.

sa substance »²⁶. « Si une Biscaye forale et *euskaldun* (parlant basque) était possible avec la race *maketa*²⁷, sa réalisation serait la chose la plus odieuse du monde, la plus vile aberration, l'évolution politique la plus inique et la fausseté la plus fantastique de l'histoire. »²⁸ « Si l'on nous donnait à choisir entre une Biscaye peuplée de *maketos* parlant uniquement le basque et une Biscaye peuplée de Biscadiens parlant uniquement le castillan, nous choisirions sans hésiter (le second cas), car la substance biscadienne [98] avec des accidents exotiques qui peuvent être éliminés et substitués par les naturels est préférable à une substance exotique avec des propriétés biscadiennes (...). »²⁹

La pratique de l'*euskera* n'est donc pas fondamentale pour les premiers nationalistes basques. Cette pratique est purement instrumentalisée dans le but de préserver l'essentiel *qui n'est pas la langue en elle-même mais la race*. Au demeurant, n'importe quelle autre langue, du moment qu'elle soit originale et fondamentalement distincte du castillan, pourrait jouer ce rôle de « bouclier de la race » face à « l'invasion espagnole »³⁰ : « Il est aussi important pour les Biscadiens de parler leur langue nationale que de ne pas l'enseigner aux *maketos*. Le grand moyen de nous préserver de la contagion des Espagnols et d'éviter le croisement des deux races n'est pas le fait de parler basque en soi ou toute autre langue mais la différence de langage. Si nos envahisseurs se mettaient à apprendre le basque, nous devrions alors abandonner celui-ci, archiver méticuleusement sa grammaire et son dictionnaire, et nous dédier à parler le russe, le norvégien ou quelque autre langue inconnue d'eux, et ce tant que nous serons sujets de leur domination. »³¹ Car « grand dommage à la Patrie font cent *maketos* qui ne savent pas l'*euskera*, mais plus grand dommage encore lui fait un seul *maketo* qui le sait »³².

²⁶ Aranzadi, *La nacion vasca, op. cit.*, p. 41.

²⁷ Terme dépréciatif par lequel les Espagnols étaient désignés par les premiers nationalistes basques.

²⁸ Arana Goiri, « Los invasores », in *Bizkaitarra* n° 4, 17/12/1893, *Obras completas*, p. 197.

²⁹ Arana Goiri, « Errores Catalanistas », in *Bizkaitarra* n°16, 31/10/1894, *Obras completas*, p. 404.

³⁰ Arana Goiri, « Epilogo », in *Bizkaitarra* n°18, 31/12/1894, *Obras completas*, p.432.

³¹ Arana Goiri, « Errores Catalanistas », *Bizkaitarra* n°16, 31/10/1894, *Obras completas*, p. 404 (souligné par nous).

³² Arana Goiri, « La patria », in *Baseritarra* n° 8, 20/06/1897, *Obras completas*, p. 1307.

3- Le territoire

Pas plus que la langue, le territoire n'incarne la nation, n'en définit la substance. S'il demeure bien le « berceau de la race basque », il n'en constitue pas pour autant un des fondements : « Il est lamentable de croire que la terre est un des éléments essentiels et constants de la Patrie. »³³ « Si tu crois que la Patrie est le sol que tu foules, tu ne sais pas ce qu'est la Patrie (...). »³⁴ Le Territoire ne peut pas être facteur de nationalité car « comment comprendre que ses lignes, ses contours puissent créer le droit [99] à la vie d'un peuple ? Comment admettre que les nationalités puissent ainsi surgir de la terre comme des melons sur des isthmes, péninsules et continents ? »³⁵.

« En aucune façon le fait d'être né sur le territoire qu'occupe une nation ne suffit pour se réclamer de celle-ci. Un Nègre ou un Malais, bien qu'étant né au centre de Paris, ne sera jamais Français et un Fernandez ou un Gonzalez ne pourra jamais se dire Basque, bien qu'ayant vu le jour dans les montagnes les plus reculées du Guipúzcoa. »³⁶ De même qu'il n'est pas nécessaire de connaître le lieu de naissance de quelqu'un pour savoir s'il appartient à telle ou telle famille », il importe peu de connaître le lieu de résidence et de naissance d'un individu pour déterminer sa nationalité : « on n'est pas de la famille de Juan parce qu'on est né dans la maison de Juan mais parce qu'on est son fils ou son parent. »³⁷

Ainsi, il importe peu aux premiers nationalistes « d'avoir une Biscaye libre ici, entre ces montagnes, ou bien autre part »³⁸. Car « une nation peut abandonner son territoire pour s'établir ailleurs sans que sa personnalité n'en pâtisse le moins du monde »³⁹ : « Euskerria [sic] notre patrie, serait tout autant Euskerria située dans les contreforts des Pyrénées et (au bord) du Golfe de Biscaye que transférée sur une île du

³³ Arana Goiri, « Vulgaridades », in *Bizkaitarra* n° 18, 31/12/1894, *Obras completas*, p. 426.

³⁴ Arana Goiri, « Areitz Orbelak », in *Bizkaitarra* n° 28, 16/06/1895, *Obras completas*, p.614.

³⁵ Aranzadi, *La nacion vasca, op. cit.*, p. 47. Au demeurant rien dans le relief, le paysage et le climat ne permettait de dégager un archétype d'espace basque, les immenses plaines navarraises et d'Alava, au climat semi-continental, n'ayant que peu à voir avec les vallées escarpées et verdoyantes des provinces atlantiques. Jamais les premiers nationalistes ne tenteront de problématiser le territoire comme élément différenciateur de la nation basque.

³⁶ De Ibero, *Ami vasco, op. cit.*, p. 24.

³⁷ *Ibidem*, p. 26.

³⁸ Arana Goiri, « La pureza de la raza », in *Bizkaitarra* n° 24, 31/03/95, *Obras completas*, p. 546.

Pacifique ou sur les côtes des Grands Lacs africains. »⁴⁰ Inversement, « si on nous donnait une Biscaye libre mais peuplée par la race espagnole, ce ne serait jamais la vraie Biscaye, si ce n'est sur les cartes (...). Il ne resterait plus que le nom de Biscaye et le territoire (...). Et, dans ce cas, il vaudrait mieux qu'un tremblement de terre fasse disparaître ce territoire (...) »⁴¹. [100]

II- UNE CELEBRATION XENOPHOBE

Cette fermeture de l'identité nationale sur la race aura pour conséquence immédiate la partition de la population en deux blocs : d'un côté, les Basques, les frères de race, les fils de la nation, et de l'autre, les Espagnols, les immigrés, la *maketania*. Nous verrons plus loin combien la mise en place de cette dialectique, opposant un Nous à un Eux, affectera directement le développement des mouvements sociaux en Pays Basque. Contentons-nous pour l'instant d'en cerner le contenu et les dimensions.

1- La *maketania*, source de crise

L'essentiel de l'argumentation des premiers nationalistes consiste à imputer tous les maux dont pâtissent les Basques aux Espagnols. D'abord, bien sûr, la perte des Fueros : ce sont les Espagnols qui, par la force et la violence, ont supprimé l'indépendance et les libertés basques. Ensuite, « le plus grand fléau qui se soit abattu sur nous (...), l'immigration »⁴², ne cesse d'engendrer le crime⁴³, la violence⁴⁴, la pauvreté⁴⁵ et l'immoralité⁴⁶. [101]

³⁹ Aranzadi, *La nacion vasca, op. cit.*, p. 47.

⁴⁰ Arana Goiri, « Vulgaridades », in *Bizkaitarra* n° 18, 31/12/1894, *Obras completas*, p. 426.

⁴¹ Arana Goiri, « La pureza de la raza », in *Bizkaitarra* n° 24, 31/03/95, *Obras completas*, p. 546. Voir aussi « Efectos de la invasion », in *Baseritarra* n° 11, 11/07/1897, *Obras completas*, p. 1328, note 2.

⁴² Arana Goiri, « Los chinos en Euskerria », in *El correo vasco* n° 98, 10/08/1899, *Obras completas*, p. 1780.

⁴³ « Suivant les statistiques, 95 % des crimes perpétrés en Biscaye sont commis par des Espagnols, et 4 des 5 % restant par des Biscaiens espagnolisés. » (Arana Goiri, « Que somos », in *Bizkaitarra* n° 29, 30/06/1895, *Obras completas*, p. 628).

⁴⁴ En particulier la violence ouvrière au cours des grèves : « S'il n'y avait pas de *maketos* en Biscaye, il

Enfin, crime des crimes, les Espagnols menacent l'ultime défense des Basques, la race elle-même : « Les Espagnols pénètrent d'abord à titre d'amis dans les familles, puis d'amis, ils en viennent à être parents (...), alors les mauvais points de vue gagnent et étouffent le sentiment moral, la malice a raison de la volonté, l'erreur de la vérité, la corruption de la pureté, le vice de la vertu, et le mal du bien. »⁴⁷

2- Les *maketos*, une race abjecte

Il fallait s'attendre à ce que la construction purement raciale de la nation basque, doublée d'une conception aussi manichéenne des distorsions de la société basque, déborde sur une dépréciation des Espagnols. Aucune distinction n'est établie au sein de ceux-ci : « Le *maketo* : voici notre ennemi ! Et je ne me réfère pas à une classe déterminée de *maketos*, mais à tous en général. Tous les *maketos*, qu'ils soient aristocrates ou plébéiens, bourgeois ou prolétaires, sages ou ignorants, bons ou mauvais, tous sont ennemis de notre patrie (...). »⁴⁸

Alors que « le Bisciaïen est intelligent et adroit pour toutes sortes de travaux, l'Espagnol est court d'intelligence et manque d'habileté pour les tâches les plus simples. Questionnez n'importe quel entrepreneur et vous saurez qu'un Bisciaïen, à temps égal, fait autant de travail que trois *maketos* réunis. Le Bisciaïen est travailleur (...), l'Espagnol paresseux et fainéant (...) il n'entreprend rien, ne risque rien, ne vaut rien. Alors que le Bisciaïen dégénère au contact de l'étranger, l'Espagnol nécessite de temps en temps une invasion étrangère pour le civiliser (...). C'est à peine si l'Espagnol se lave

n'y aurait pas de grèves. Celles-ci trahissent moins une lutte d'intérêts et d'idéaux qu'une lutte de race, une lutte entre peuples (...) due à la haine qu'ils (les *maketos*) ressentent envers nous (...). Il s'agit (pour eux) de ruiner Bilbao et la Biscaye. » (« La huelga general. Odio sangriento », in *Aberi* n° 17, 25/08/1906).

⁴⁵ « Par leur présence, (les *maketos*) font baisser les salaires. Ainsi, alors qu'on gagnait cinq auparavant, on doit désormais se contenter de trois pour le même temps de travail (...). Le paysan basque qui descend à la ville, à la mine, à l'usine le fait par nécessité et cherche du travail pour pouvoir vivre. Il tombe alors sur une invasion (de *maketos*) (...), et doit se conformer avec un salaire ridicule. » (Arana Goiri, « Los chinos en Euskerria », in *El correo vasco* n° 98, 10/08/1899, *Obras completas*, p. 1781).

⁴⁶ « La dégénérescence des coutumes de notre peuple est due, sans aucun doute, à l'épouvantable invasion des *maketos* qui amènent avec eux le blasphème et l'immoralité. » (Arana Goiri, « Que caridad! », in *Bizkaitarra* n° 10, 24/05/1894, *Obras completas*, p. 296). Voir aussi Arana Goiri, « Nos vamos civilizando », in *El Correo Vasco* n° 13, *Obras completas*, pp 1678-1679.

⁴⁷ Arana Goiri, « Efectos de la invasion », *op. cit.*, p. 1329.

⁴⁸ Arana Goiri, « Nuestros moros », in *Bizkaitarra* n° 4, 17/12/1893, *Obras completas*, p.196.

une fois dans sa vie et se change une fois par an (...) »⁴⁹. « À leur allure répugnante, on distingue au premier coup d'œil les *maketos*. »⁵⁰ « Ce sont des gens incultes, brutaux et efféminés. »⁵¹ [102]

Aux yeux du principal instigateur du premier nationaliste basque, cette description n'est en rien animée par une velléité raciste et péjorative : « Nous n'insultons pas le peuple espagnol, nous ne voulons offenser personne : nous voulons simplement sauver notre patrie. »⁵² « Si nous publions la dégradation du caractère espagnol, c'est pour que le (peuple) basque puisse voir comment la cause de son rabaissement moral réside dans son contact avec le peuple (espagnol). Cette description est nécessaire et inévitable pour éviter la mortelle contagion et sauver nos frères, notre famille, notre patrie. »⁵³

En effet, les Basques se rendront alors compte que « le salut de la société basque, sa régénération actuelle et son espérance dans le futur résident dans l'isolement le plus absolu, dans le rejet de tout élément étranger, dans l'exclusion rationnelle et pratique de tout ce qui ne porte pas, imprimé avec des caractères fixes et indélébiles, le sceau d'une originalité nettement basque (...) »⁵⁴. Car « il suffit que les Espagnols ou *maketos* s'en aillent du territoire pour que tout danger soit évité »⁵⁵.

3- Une solution : l'isolement

« La société basque se perd par son contact avec les Espagnols. Pour sauver ses membres, il est nécessaire de l'isoler aujourd'hui dans tout ce qui est possible. Pour sauver ceux qui viendront, il faudra l'isoler demain de façon absolue, par le moyen de l'indépendance politique. »⁵⁶ Celle-ci obtenue, les immigrés, « outre le fait que leur

⁴⁹ Suivent deux pages de descriptions, toutes aussi insultantes pour les Espagnols. (Arana Goiri, « Que somos », in *Bizkaitarra* n° 29, 30/06/1895, *Obras completas*, pp. 627-628).

⁵⁰ Arana Goiri, « Caridad! », in *Bizkaitarra* n° 19, 20/01/1895, *Obras completas*, p. 438.

⁵¹ Arana Goiri, « Extranjerizacion », in *El correo vasco* n° 67, 10/08/1899, *Obras completas*, p. 1761.

⁵² Arana Goiri, « Efectos de la invasion », in *Baseritarra* n° 11, 11/07/1997, *Obras completas*, p. 1331.

⁵³ *Ibidem*, p. 1331.

⁵⁴ Arana Goiri, « Extranjerizacion », *op. cit.*, p. 1761.

⁵⁵ Arana Goiri, « Los congresos catolicos de Espana », in *Bizkaitarra* n°16 31/10/1894, *Obras completas*, p. 408.

⁵⁶ Arana Goiri, « Efectos de la invasion », *op. cit.*, p. 1331.

nombre serait très réduit, viendraient en tant qu'étrangers et seraient toujours isolés des naturels du pays dans toutes les relations sociales (...) »⁵⁷. Les Basques seraient ainsi enfin libérés de « l'influence pestiférée des *maketos* »⁵⁸. [103]

En attendant, « il faut isoler les *maketos* dans toutes les dimensions de la vie sociale. Ainsi, la vie de ceux qui sont établis dans les villages de l'intérieur et dans les *anteiglesias* deviendra insupportable et celle de ceux qui résident dans cette malheureuse zone du Nervion (région de Bilbao) presque impossible »⁵⁹.

« Pour travailler à la conservation de la race, il faut empêcher (...) les mariages des Basques avec des individus de races étrangères. »⁶⁰ Il faut « tous se regrouper sous une même bannière, fonder des sociétés purement basques, écrire des journaux basques, créer des théâtres basques, des écoles basques, (...) »⁶¹ : il faut fortifier une communauté basque imperméable aux *maketos*.

À cette fin, plusieurs organisations nationalistes sont alors créées. Il s'agit de « capillariser » la société basque afin de lui injecter le sang chaud des, « devoirs envers la patrie »⁶². Parmi ces organisations, on peut citer : le Parti Nationaliste Basque créé en 1895, l'*Eusko Gaztedi* (jeunesse basque, 1904), l'*Euzkaltzale Bazuna* (diffusion de l'*euskera*, 1910), la Solidarité des Ouvriers basques (syndicat nationaliste, 1911), les *Mendigoixales* (société sportive et montagnarde, 1912), l'*Emakume Abertzale Batza* (organisation des femmes patriotes, 1922), l'*Eusko Nekazarien Bazkuna* (syndicats agricoles, 1933), etc., sans oublier les *Batzokis*, fantastique moyen de propagande et d'existence de la communauté nationaliste⁶³.

⁵⁷ *Ibidem*. Un « programme nationaliste en matière de race » est exposé par Arana Goiri dans l'article « La pureza de la raza », in *Bizkaitarra* n° 24, 31/03/1895, *Obras completas*, p. 546.

⁵⁸ Arana Goiri, « Los invasores », *Bizkaitarra* n° 4, 17/12/1893, *Obras completas*, p. 197.

⁵⁹ Arana Goiri, « Nuestros moros », *op. cit.*, p. 196.

⁶⁰ « Non pas que le mariage d'une seule jeune personne avec un étranger soit une grande perte pour la race, mais si des centaines, des milliers de mariages similaires se font, vous comprenez facilement qu'il faudra peu de siècles pour qu'une race aussi peu nombreuse (que la basque) disparaisse complètement. » (De Ibero, *Ami vasco*, *op. cit.*, p. 29).

⁶¹ Arana Goiri, « Regeneracion », in *El correo vasco* n° 8, 11/06/ 1899, *Obras completas*, p. 1674.

⁶² Pour la description détaillée de ces devoirs, cf. De Ibero, « Deberes para con la Patria », in *Ami vasco*, *op. cit.*, pp 29-32.

⁶³ Il s'agit de locaux servant tant de sièges au PNV que de centres récréatifs où les nationalistes peuvent se retrouver, discuter, jouer aux cartes, boire et manger dans une ambiance « purement basque ».

L'accès des immigrés à ces organisations est évidemment impensable. Si, malgré l'idéologie qui y est professée quelques doutes subsistaient, il suffit de se reporter à leurs statuts : la plupart du temps, un ou plusieurs noms basques est expressément requis pour y adhérer. [104]

Au fur et à mesure que le nationalisme se développe, des réunions et manifestations de plus en plus importantes, symboles de l'union et de la force du peuple basque, sont organisées. Ainsi, la manifestation de l'*Aberri Eguna*⁶⁴ du 27 mars 1932 rassemble 65 000 personnes à Bilbao, celle du 16 mars 1933 60 000 à Saint Sébastien, celle du 1er avril 1934 50 000 à Vitoria. Les symboles nationaux, drapeaux, écussons, manière de s'habiller (*lequeitiana*⁶⁵, *Txapela*⁶⁶) sont exhibés, le nom d'Euskadi scandé, l'hymne basque repris, etc. Comme le souligne bien Jean Claude Larronde, « les nationalistes allaient bâtir un monde à eux, à l'écart de l'atmosphère espagnole qui « envahissait » le Pays Basque, monde ayant son héros (Arana Goiri), sa terminologie officielle, ses valeurs »⁶⁷.

III- LA « DOCTRINE BASQUE »

1- Ruralisme et refus de la société industrielle : un nationalisme réactionnaire

Le programme social des premiers nationalistes est avant tout réactionnaire : « Le nationalisme biscaïen n'est pas une politique révolutionnaire qui demande des nouveautés. C'est une politique du retour qui veut faire revenir à son antique et légitime état de liberté un peuple qui l'a perdu contre sa volonté. »⁶⁸ La société idéale, fraternelle et non conflictuelle dont rêvent les nationalistes n'a pas à être imaginée puis créée : elle est une des dimensions intrinsèques de la nation basque : « Les mots sacrés de justice et d'égalité sont incrustés de façon indélébile dans l'histoire de notre race, dans la doctrine

⁶⁴ Jour de la Patrie Basque.

⁶⁵ Veste basque traditionnelle.

⁶⁶ Béret basque.

⁶⁷ *Le nationalisme basque...*, *op. cit.*, p. 311.

⁶⁸ Arana Goiri, « Minuta », in *Bizkaitarra* n° 11, 29/06/1894 (souligné par nous).

de nos ancêtres, dans le drapeau nationaliste. »⁶⁹ Il suffit de « rétablir la nation dans sa dignité » pour que l'Eldorado basque redevienne une réalité. Pour ce faire, il s'agit de gommer les effets produits par les bouleversements de ce « siècle d'ignominie »⁷⁰ (le XIX^e), et d'abord l'industrialisation [105] qui, en attirant des « hordes de *maketos* », « rompt de façon impie les modes de notre constitution »⁷¹.

S'adressant aux industriels, Arana Goiri écrit : « Avec cette invasion *maketa*, dont une grande partie est venue sur nos terres à cause de vous, pour exploiter vos mines et pour vous servir dans vos usines et dans le commerce, avec cette invasion *maketa*, vous êtes en train de pervertir la société biscayenne car commet le crime celui qui attire avec lui des immondices (les *maketos*) qui ne présageaient que des calamités : l'impiété, toutes sortes d'immoralités, le blasphème, le crime, la libre-pensée, l'incrédulité, le socialisme, l'anarchisme... Tout cela est votre œuvre ! »⁷² Et... « cela ne suffit pas aux capitalistes biscayens : (non seulement) l'âme du Biscayen est ainsi corrompue, mais il leur (aux industriels) faut aussi qu'il abandonne son corps à la misère et à la faim pour entretenir l'étranger »⁷³.

Face à la « vision d'horreur » qu'offre « Bilbao *maketanisé* », « au ciel couvert de la fumée de ses fabriques et à l'atmosphère saturée d'acide sulfurique »⁷⁴, Arana Goiri en vient à souhaiter la disparition de ce sur quoi se basa le développement industriel biscayen. « Si les choses doivent demeurer telles quelles, tant que les montagnes biscayennes recèleront de fer, plutôt à Dieu qu'elles s'affaissent dans un abîme et que ses mines disparaissent sans laisser de trace ! »⁷⁵ À la violence, aux désordres, à la pollution, à la « soif de l'or » et à « l'esprit phénicien » que crée l'industrialisation et surtout face aux « nuées de *maketos* » qu'elle attire et qui « tombent sur les mines, les

⁶⁹ Arana Goiri, « Las pasadas elecciones », *op. cit.*, p. 1290.

⁷⁰ Titre d'un article d'Arana Goiri in *El correo vasco* du 7/07/1899, *Obras completas*, p. 1708.

⁷¹ Aranzadi, *La nacion vasca*, *op. cit.*, p. 60.

⁷² Arana Goiri, « Caridad! », in *Bizkaitarra* n° 19, 20/01/1895, *Obras completas*, p. 441.

⁷³ *Ibidem*.

⁷⁴ Arana Goiri, « Somos españoles? », in *Bizkaitarra* n° 4, 17/12/1893, *Obras completas*, p. 186 et « La cultura de Bilbao », in *Bizkaitarra* n° 17, 22/08/1897, *Obras completas*, p. 1388.

⁷⁵ « Caridad! », *op. cit.*, p. 441.

usines et sur tous les travaux qui se présentent pour les occuper »⁷⁶, est opposée la société rurale basque. [106]

« Berceau de la race basque », restée à l'écart des « dégradations *maketas* », « respectueuse des traditions et des lois de nos ancêtres », la société rurale représente l'ultime bastion d'un Eldorado basque, l'ultime vestige d'un âge d'or qu'il s'agit de restaurer : « Si la Biscaye avait été pauvre et n'avait jamais possédé autre chose que champs et troupeaux, alors nous serions tous patriotes et heureux. »⁷⁷ « Les véritables fils de notre race, ceux en qui la Patrie peut uniquement espérer le secours, ce sont les paysans, les Basques des campagnes. »⁷⁸ Ce sont eux qui incarnent le mieux *lo vasco* (la basquitude) et le système social qui correspond au « génie de la race basque » : une société fraternelle et non conflictuelle faite de petits propriétaires égaux, jaloux de leur indépendance et respectueux des traditions.

Le ruralisme constitue un des éléments centraux de l'idéologie des premiers nationalistes basques⁷⁹. Apparemment, rien ne semble donc distinguer ce mouvement, arc-bouté sur la défense de la société rurale et traditionnelle pour mieux résister aux tensions et conflits que l'urbain et l'industrialisation provoquent, de celui qui anima les deux Guerres Carlistes. Entre les deux réside pourtant le fossé qui sépare une société pré-nationale d'une société nationale, une société traditionnelle d'une société moderne.⁸⁰

81 82 83

En effet, même si ce nationalisme ne cesse de magnifier le passé, il n'en demeure pas moins une idéologie fondamentalement liée à la modernité. Et si l'on cesse de se laisser enfermer dans les sophismes par lesquels il se dit, on s'aperçoit rapidement qu'il n'émane en rien de la société traditionnelle et qu'il demeure totalement étranger aux problèmes des paysans. *De la société traditionnelle et du monde rural, les premiers*

⁷⁶ Arana Goiri, « Los chinos de Euskerria », *op. cit.*, p 1781.

⁷⁷ Arana Goiri, « Caridad! », *op. cit.*, p. 441.

⁷⁸ Arana Goiri, « Las pasadas elecciones », in *Baseritarra* n° 5, 30/05/1897, *Obras completas*, p. 1289.

⁷⁹ Significativement, le second périodique nationaliste s'intitule *Baseritarra* (« le paysan » en *euskera*).

⁸⁰ Pas de note

⁸¹ idem

⁸² idem

⁸³ idem

nationalistes n'ont qu'une vision mythique et détachée des réalités. Il faut chercher les causes de son apparition non pas à la campagne, mais à la ville. Le ruralisme est avant tout une idéologie urbaine. Durant toute la période d'élaboration de cette idéologie, les nationalistes demeurent calfeutrés dans les villes, singulièrement à Bilbao. [107]

D'extraction généralement carliste, appartenant aux couches moyennes urbaines (voir plus loin), voyant leurs prérogatives et prestiges piétinés par les nouveaux riches industriels ou contraints de tomber dans la grande masse des salariés, les premiers nationalistes vivent négativement les bouleversements qu'entraîne le boom industriel bisciaïen. Désorientés par un monde dont le rythme leur échappe, menacés dans leur statut, dépossédés de l'initiative et du contrôle du changement qui les affecte, vivant l'arrivée massive d'un prolétariat immigré comme une agression, ils vont se replier sur une défense communautaire et égalitariste antonyme du cosmopolisme alors affiché par l'oligarchie triomphante.

Mais, au-delà de leur discours et à l'inverse des combattants du camp carliste, *il ne s'agit pas pour eux de défendre un type de société (la société traditionnelle), mais d'en fuir une (la société industrielle).* C'est dans cette fuite que le passé, et le support qui était le sien (la société rurale), sont réinvestis comme refuge. Les premiers nationalistes (petits employés, professions libérales, et plus tard notables en perte de vitesse) ne sont les acteurs centraux d'aucun des types sociétaux autour desquels s'articule alors la collectivité basque. Ils se situent plutôt à leur jointure. Classes gonds, elles sont particulièrement sensibles à la chute d'un passé auquel elles n'appartiennent déjà plus et aux difficultés d'un futur qu'elles ne comprennent encore pas. Incapables de construire un véritable projet d'avenir ou de se mobiliser autour d'une utopie de type populiste, elles vont, dans un mouvement frileux n'osant pas imaginer un futur inédit, se crispier sur la défense nostalgique d'un âge d'or qui n'a jamais existé.

Face à une élite dirigeante dédaigneuse et corrompue, à un prolétariat en grande partie étranger au Pays et vécu comme source de troubles et de violence, face à l'anachronisme des relais traditionnels du pouvoir, à la faillite de la culture locale, au désarroi et à la crise, le nationalisme va proposer à ces couches sociales un pôle identificatoire transcendant toutes les causes de leur malaise : la nation. Celle-ci, dans la communion d'une identité partagée et dans l'espoir de renouer avec un passé mythique,

va mobiliser toutes les énergies frustrées par la forme particulièrement violente de développement qu'expérimente alors le Pays Basque. [108]

Il ne faut pas s'étonner que dans un monde où l'éphémère côtoie désormais le relatif et où la personnalité et l'identité sont broyées au nom d'impératifs jamais atteints, la race soit choisie pour borner cette communauté-fuite, cette communauté-refuge : elle est et demeure. Face aux tensions, conflits et incertitudes du présent les nationalistes vont halluciner une antithèse rassurante : le retour au temps béni où la grande communauté des frères de race, des fils de la nation, vivait en harmonie, unie autour de ses traditions.

Ce nationalisme ne renferme à proprement parler pas de projet social : il se contente d'être réactionnaire, c'est-à-dire de réagir négativement face à un présent inacceptable et de le fuir en se réfugiant dans un passé reconstruit de toutes pièces en fonction de désirs présents frustrés.

2- Un modernisme développementiste

Tel n'est pas le comportement d'une nouvelle classe ascendante : la bourgeoisie non-monopoliste, déjà désignée comme autonomiste⁸⁴. Elle ne se situe pas à la charnière de deux types sociétaux : elle appartient à part entière, et au même titre que l'oligarchie ou que le prolétariat, au type de société industrielle qui se consolide alors en Pays Basque. Elle n'est pas, comme les classes moyennes urbaines fondatrices du premier nationalisme basque, ballottée et déconcertée par le changement. Même si la direction de celui-ci demeure monopolisée par l'oligarchie, elle y participe directement. Son action, pleine de projets, est tout entière traversée par le désir de mettre en œuvre son savoir et son expérience pour transformer le présent et bâtir le futur. Il n'y a qu'à mesurer l'énergie avec laquelle elle consolide et développe son industrie pour se rendre compte que *ce n'est pas la réaction qui la définit mais l'action*. Contrairement à celui des premiers nationalistes, son regard n'est pas tourné vers le passé, mais vers le futur.

Le repérage de la généalogie de cette bourgeoisie nous a permis de mettre l'accent à la fois sur son ancrage populaire, sur son dynamisme et son modernisme⁸⁵. Face au monopolisme et au caciquisme de l'oligarchie qui, jalouse de ses prérogatives,

⁸⁴ Voir supra, pp. 68-73.

[109] devient chaque jour plus réactionnaire et fomentatrice de révoltes ouvrières, les deux dimensions principales de cette bourgeoisie (ancrage populaire et modernisme) vont se fondre en un même projet visant à mobiliser l'ensemble du peuple basque autour d'un développement harmonieux et équilibré du pays. La figure centrale de la société à venir serait le petit et moyen entrepreneur industriel, à la fois empreint de culture basque et ouvert aux réalités de son époque.

On est ici loin des divagations bucoliques des premiers nationalistes. Pour cette bourgeoisie, « la patrie nationale des Basques est une démocratie industrielle et commerçante, travailleuse, active et riche »⁸⁶. La revue d'art et d'essais *Hermes* que cette bourgeoisie financera entre 1917 et 1922 est un parfait reflet de son modernisme. Il s'agit d'échapper au folklorisme étroitement localiste et imbu de romantisme pour, au contraire, « ouvrir l'art basque à toutes les facettes de la modernité ».

C'est que pour elle le combat national basque n'est nullement synonyme de xénophobie. Il s'inscrit au contraire dans la lutte générale des peuples pour leur autodétermination, en particulier celle des Irlandais et des Catalans. Les relations avec ces derniers sont de plus en plus étroites. De fait, un même projet anime la bourgeoisie catalane et la partie de la bourgeoisie basque dont il est ici question. Face à l'archaïsme de l'État et de la société espagnole et face à l'impossibilité de les transformer dans l'immédiat en un État fédéral et démocratique qui répondrait à une société développée et démocratique⁸⁷, il s'agit de mobiliser les deux nations périphériques dans un effort de modernisation. En un second temps et à partir d'elles, sera postérieurement tentée la transformation de l'ensemble de la Péninsule. Les nationalismes périphériques ne sont pas ici synonymes de réaction et de repli sur soi mais au contraire de progrès et d'ouverture. « Le commerce, l'industrie, l'activité mercantile (du Pays Basque), son génie entrepreneur peuvent servir de modèle à la passivité castillane. Son génie pratique et son jeune idéalisme, triomphant du faux idéalisme qui le portait de désastre en

⁸⁵ Ibidem.

⁸⁶ Jesús de Sarria, *Ideologia del nacionalismo vasco*, Bilbao, 1918, Ed. Verdes, p. 63.

⁸⁷ Voir supra, p. 72.

désastre, peut constituer l'appui et même l'étoile qui guidera le propre peuple espagnol dans ses futures entreprises. »⁸⁸ [110]

Attaquée par l'oligarchie et les socialistes, frustrée de la définition de la nation basque, cette bourgeoisie ne se sentira cependant pas les forces nécessaires pour reconstituer de toutes pièces un nouveau parti nationaliste. Elle optera d'entrée pour une politique de noyautage de celui qui existait déjà. Pour elle, « le PNV doit se faire à l'idée que s'il ne s'applique pas à ôter de son sein traditions caduques, intempérances et intolérances aujourd'hui tout simplement insupportables et incompréhensibles, il cessera de se fortifier pour au contraire s'affaiblir lentement, consumé par l'anémie qui gagne tout corps qui, enfermé dans des modèles trop étroits, ne parvient pas à se réaliser (...) »⁸⁹. Les nationalistes doivent cesser « d'être des hommes divorcés avec la réalité »⁹⁰ pour au contraire « s'y immerger le plus tôt possible »⁹¹.

Au fur et à mesure que cette bourgeoisie se renforcera, son poids au sein du PNV ne cessera d'augmenter. Ce qui n'ira pas sans tensions ni sans conflits, les idées défendues quelques années auparavant par Sabino Arana Goiri (et en particulier celle liée au désir d'obtention de l'indépendance totale du Pays Basque) demeurant le centre idéologique autour duquel se mobilisent encore la majorité des nationalistes.

3- Indépendantisme et régionalisme

C'est précisément cette idée, celle de l'indépendance du Pays Basque et de la rupture totale des liens avec l'Espagne, qui constituera la pierre d'achoppement à la politique de noyautage menée par cette bourgeoisie au sein de PNV. Elle n'arrivera jamais à créer l'unanimité autour de ses thèses autonomistes : il existera toujours un secteur prompt à rappeler le dogme *sabiniano* (de Sabino Arana Goiri) de l'indépendance.

Pour cette bourgeoisie qui très vite s'octroiera les postes clefs du PNV (elle contrôle sa direction dès 1915), « la politique du tout ou rien [111] est néfaste et

⁸⁸ Eduardo de Landeta, « El bizkaitarrismo », in *Hermes* n° 13, sp.

⁸⁹ De Landeta, « El bizkaitarrismo frente a las realidades del momento actual », in *Hermes* n° 55, p. 14.

⁹⁰ De Landeta, « El problema bizkaitarra », in *Hermes* n° 5, p. 326.

⁹¹ De Landeta, « El bizkaitarra frente... », *op. cit.*, p. 14.

équivalent à se bander les yeux face à la réalité »⁹² : « Les liens unissant l'Espagne au Pays Basque sont profonds et anciens, rien ne sert de les nier. »⁹³ « Le PNV, par une réconciliation sincère avec la réalité, doit définitivement abandonner sa vie idéaliste, formuler une déclaration franche et catégorique de légalité et rendre publique une condamnation de toute idée séparatiste. »⁹⁴ « La reconstruction de la nation basque ne se fera pas en dehors ni même séparément de l'Espagne, mais avec elle et en son sein. Parce que (...) le concept de nationalité est un concept complètement distinct de celui d'État et que, prenant les choses telles qu'elles sont réellement et telles que nous les présente l'histoire (...), le problème bisciaïen s'inscrit et rentre dans celui de l'État espagnol, en union personnelle avec son chef, aujourd'hui le roi, par des pactes solennels, garants de la personnalité politique, de l'âme et de la vie propre de la nation basque. En un mot : Euzkadi à l'intérieur de l'Espagne, oui. Mais avec sa propre personnalité pleinement reconnue et avec sa liberté. »⁹⁵ Dans le « nouvel État Ibérique, démocratique et plurinational » dont rêve cette bourgeoisie, « Euzkadi ne sera pas un concept opposé à celui d'Espagne, mais synonyme de liberté compatible avec l'unité de l'État »⁹⁶.

Si le ciment « autonomie » permet, par son ambiguïté même⁹⁷, de lier la majorité des nationalistes dans un même Parti, il va cependant s'avérer incapable d'y maintenir les plus radicaux, les partisans de l'indépendance absolue. Pour ces derniers, le « déviationnisme » dont fait désormais preuve la direction du PNV est inadmissible. Il faut, [112] « en défense de la pureté doctrinale »⁹⁸, revenir à l'orthodoxie sabinienne.

⁹² De Landeta, « El idealismo y el ideal bizkaitarra », in *Hermes* n° 30, p. 234.

⁹³ De Sarria, *Ideologia del nacionalismo vasco*, *op. cit.*, p. 47.

⁹⁴ De Landeta, « El bizkaitarrismo frente... », *op. cit.*, p.14.

⁹⁵ De Landeta, « El problema... », *op. cit.*, p. 328.

⁹⁶ De Sarria, *Ideologia del nacionalismo vasco*, *op. cit.*, p. 10, et Kizkitza, « La politica indigena », in *Euzkadi* du 11/11/1917.

⁹⁷ En rappelant aux régionalistes que « l'autonomie n'est pas séparatisme » tout en disant aux partisans de l'auto-détermination que « l'autonomie est un pas vers l'indépendance ».

⁹⁸ Titre d'un article ouvrant les hostilités entre autonomistes et indépendantistes au sein du PNV. Cet article parut dans *Aberi* n° 49 (organe de la Jeunesse Basque) le 22/12/1917. A partir de cette date, ce périodique devint le principal moyen d'expression et de propagande des indépendantistes (d'où le qualificatif d'*aberianos*) dont le chef de file fut longtemps Gudari (pseudonyme d'Elias Gallastegui).

Face à ceux qui affirment que « le nationalisme n'est pas séparatisme », les *aberrianos* (de *aberri* : patrie) ou *sabinianos* se déclarent, à l'instar du *Maestro*⁹⁹, « être franchement et essentiellement séparatistes »¹⁰⁰ et « aspirer à l'indépendance absolue d'Euskadi »¹⁰¹. Les divergences et l'animosité des protagonistes sont telles qu'une scission du mouvement national semble inévitable. Elle se produira effectivement après quatre ans d'escarmouches au cours du mois d'août 1921. Les autonomistes demeurent au sein de la *Comunion Nacional Vasca*¹⁰², tandis que les indépendantistes reconstituent le PNV. À la fin de la dictature de Primo de Rivera, synonyme de répression du mouvement national basque (et singulièrement du PNV), les deux parties se réconcilient le 16 novembre 1930 autour d'une tactique statutaire s'inscrivant dans une stratégie d'autodétermination et fusionnent en un même PNV. L'union n'est cependant pas totale : une minorité, en désaccord avec le caractère éminemment confessionnel du PNV, fonde quelques jours plus tard l'*Accion Nacionalista Vasca* (A.N.V), parti nationaliste laïc dont le but est l'obtention (au sein d'un État fédéral espagnol) de « l'autodétermination d'une Euskadi moderne et démocratique où la justice sociale devra être instaurée »¹⁰³. Chaque fois plus à gauche, l'ANV prendra des positions nettement socialisantes à la veille de la Guerre Civile et adhèrera au Front Populaire [113] en 1936. Bien que numériquement réduit, et avec une influence quasi nulle en dehors de Bilbao, ce parti représentera néanmoins la seule tentative réelle (mais bien tardive et extrêmement minoritaire) d'ouverture du mouvement national basque d'avant-guerre au socialisme¹⁰⁴.

L'union de tous les autres courants du nationalisme basque au sein d'un même PNV sera quant à elle de courte durée. La désormais classique scission entre indépendantistes et autonomistes réapparaîtra en effet bien vite à la suite de l'échec du

⁹⁹ Qualificatif élogieux par lequel les indépendantistes désignaient Arana Goiri qui, quelques années plus tôt, avait écrit que « le nationalisme est du séparatisme » (in *Bizkaitarra* n° 8, *Obras completas*, pp. 267-268).

¹⁰⁰ « Es preferable », in *Aberi* n° 1 (3ème époque), 29/11/1919.

¹⁰¹ « Esos no son sabinianos », in *Aberi* n° 14, 28/02/1920.

¹⁰² Nom qu'avait pris le PNV en décembre 1916 pour bien montrer « qu'expression de tout un peuple, (il était) plus qu'un parti ». Cette idée était depuis quelques années déjà partagée : voir par exemple l'article « El nacionalismo no es un partido », in *Euzkadi* n° 5, 5/02/1913.

¹⁰³ Voir le manifeste (dit « de la Saint André ») de l'ANV (30 novembre 1930).

¹⁰⁴ L'ANV fait de nos jours partie de la coalition indépendantiste Herri Batasuna (voir plus loin).

Statut d'Estella¹⁰⁵. Le secteur le plus radical, essentiellement composé de jeunes et des anciens dirigeants *aberrianos*, se regroupera autour de la revue *Jagi-jagi* (organe des Mendigoixaleak) et ne cessera, jusqu'à la guerre civile, de harceler la direction du PNV, la sommant d'adopter une politique nationaliste plus radicale.

4- Le nationalisme basque d'avant-guerre : une démocratie chrétienne autonomiste poussée par un populisme indépendantiste

La politique suivie par la bourgeoisie non-monopoliste et autonomiste au sein du mouvement national basque sera globalement un succès. Au niveau de la revendication nationale, le mouvement, à l'exception d'une minorité (Jagi-Jagi), perd son caractère radical pour « s'engager dans une direction raisonnable qui satisfait tout le monde »¹⁰⁶, c'est-à-dire une politique de pression pacifique (mais constante et très ferme) sur l'État espagnol en vue d'obtenir un statut d'autonomie élargi, présenté à la base nationaliste comme « le premier pas vers la pleine autodétermination du Pays Basque ». Dans le domaine social, le mouvement abandonne peu à peu le passéisme qui le caractérisait au départ pour, comme le désirait quelques années plus tôt De Landeta, « s'ouvrir aux réalités du moment ». [114]

Dans son effort pour moderniser le PNV, la bourgeoisie autonomiste va bien se garder de heurter de plein fouet le nationalisme réactionnaire. Elle va au contraire emprunter ses principaux canaux d'expression idéologique pour le faire fléchir dans la direction voulue. La démocratie égalitariste des petits propriétaires terriens, si chère aux premiers nationalistes, est simplement complétée puis remplacée par celle des petits industriels. Le fond égalitariste et individualiste, « intrinsèque à la race », reste le même. L'anti-industrialisme du départ n'est pas brutalement condamné mais habilement orienté vers une critique des excès de l'oligarchie « égoïste et espagnoliste », accusée d'avoir provoqué « l'invasion *maketa* ». Le caractère confessionnel du PNV est accepté et même renforcé, etc.

¹⁰⁵ Le texte de ce premier statut d'autonomie, approuvé par l'immense majorité des maires basques, et qui octroyait une quasi-indépendance aux quatre provinces basques, fut rejeté par les Cortès espagnoles, le 25 septembre 1931, pour cause d'inconstitutionnalité (voir plus loin).

¹⁰⁶ In *Euzkadi* n° 3362, 25/08/1923 (sans titre).

Durant ce glissement du mouvement national vers « l'acceptation des réalités » (le système capitaliste), la bourgeoisie autonomiste n'apparaît jamais en tant que classe, mais se présente toujours comme petits propriétaires, fils du peuple, dont le but est de contribuer à ce que la nation basque retrouve son harmonie. En prenant appui sur ce que le passé recèle de meilleur (« l'héritage de la race »), chacun doit participer à l'effort général pour construire une société basque moderne « où collaboreront la petite bourgeoisie des villes, les ouvriers des campagnes et le prolétariat des cités (...) et où le pouvoir naîtra de la volonté populaire collective et exprimera l'aspiration : un gouvernement du peuple, émanant du peuple et pour le peuple »¹⁰⁷.

Cet appel à la mobilisation et à l'union, aux accents parfois populistes, ne débouche cependant jamais sur un véritable projet de transformation de la société. Il semble bien au contraire qu'en prônant l'alliance de classes sous couvert d'harmonie, il ne vise qu'à asseoir les intérêts de classe de la bourgeoisie et à perpétuer le système capitaliste¹⁰⁸.

Mais, à force de détourner les regards du passé pour les diriger vers l'image d'un futur meilleur, à force de dénoncer l'oligarchie dans ses abus et dans son capitalisme sauvage et égoïste, le discours de la bourgeoisie [115] autonomiste va être pris au mot : une partie des nationalistes, certes minoritaire mais très agissante, va se regrouper derrière l'utopie d'une Euskadi réellement égalitaire et débarrassée une bonne fois pour toutes du capitalisme.

Pour eux (et ils rejoignent ici Arana Goiri dont ils se réclament), le capitalisme est un produit « exotique » : « C'est l'esclavage politique d'Euskadi qui apporta aux Basques l'esclavage social du travailleur. »¹⁰⁹ Mais, contrairement aux premiers nationalistes, et c'est en cela que ce mouvement peut être qualifié de populiste, il ne s'agit pas de fuir le capitalisme en s'enfermant dans un passé mythique, mais de le dépasser en construisant un futur différent. Pour la première fois, on assiste au

¹⁰⁷ Ramon de la Sota Aburto (dirigeant du PNV et chef de file incontesté de la bourgeoisie autonomiste), « El nacionalismo vasco y sus posibilidades para el futuro », in *Euzkadi* n° 3175, 16/01/1923.

¹⁰⁸ Par exemple, et significativement, l'auteur de la précédente citation, De la Sota, est le propriétaire des chantiers navals Euskaldunak employant plus de 2 500 ouvriers.

¹⁰⁹ Gudari, « Hombres y pueblos libres », in *Jagi-Jagi* n° 78, 25/08/1934.

dégagement d'une grande utopie : celle d'aller au-delà du capitalisme par l'obtention de l'indépendance nationale. Cette dernière permettra en effet d'expulser l'oligarchie, « la lie de notre peuple »¹¹⁰. « La nouvelle patrie en finira alors avec le capitalisme espagnoliste de ces magnats. »¹¹¹ Ensuite, « à mesure que le capitalisme perdra du terrain devant la mobilisation populaire, l'harmonie sociale basque apparaîtra »¹¹². À la place du capitalisme, « il faudra recourir à l'imagination de notre race »; « le peuple devra se baser sur les méthodes égalitaires, communautaires et démocratiques de notre race pour (gommer) les effets de l'impérialisme et du capitalisme et construire l'avenir juste et digne dont nous rêvons tous »¹¹³. Il ne s'agit cependant que d'un populisme bien timide, tenu à bout de bras par la revendication indépendantiste. C'est en effet par elle que l'idée d'un post-capitalisme est introduite. Une idée qui n'arrivera jamais à s'imposer face à la « doctrine basque » majoritaire.

Celle-ci, essentiellement formulée par la bourgeoisie autonomiste, se présente comme « la voie du juste milieu, de la raison et de l'équilibre ». Elle condamne à la fois « les excès du capitalisme » (repérable dans les agissements de l'oligarchie) « l'illusion du socialisme » (« qui ne correspond en rien aux attentes de notre peuple ») et « l'utopie infantile » des indépendantistes populistes. [116]

La crise du capitalisme monopoliste au début des années 1930¹¹⁴, ainsi que l'échec du modèle d'État centraliste et autoritaire (chute de Primo de Rivera) confortera la petite et moyenne bourgeoisie dans son projet de développement d'une industrie « à l'échelle de l'homme » où les équilibres et le respect des droits de chacun seraient assurés. Elle rejoint en cela l'idée largement partagée par la base du PNV selon laquelle les grandes concentrations industrielles sont néfastes. En suscitant l'espoir d'obtenir l'autonomie à très brève échéance, elle coupe parallèlement l'herbe sous les pieds des populistes indépendantistes qualifiés d'irresponsables.

¹¹⁰ « Toque de alarma », in *Jagi-Jagi* n° 13, 17/12/1932.

¹¹¹ « Nacionalismo y capitalismo », in *Jagi-Jagi* n° 7, 29/10/1932.

¹¹² « Pero tambien a los capitalistas! », in *Jagi-Jagi* n° 113, 17/12/1932.

¹¹³ *Ibidem.*

¹¹⁴ Celle-ci touche très durement l'oligarchie industrielle biscayenne : la production de fer passe de 5 517 000 tonnes en 1930 à 1 760 000 en 1933, les exportations de lingots de fer en 1933 n'atteignent pas le quart de celles de 1930. Les bénéfices des Altos Hornos de Vizcaya chutent (en millions de pesetas) de 11,2 en 1930 à 4,1 en 1934 (Tuñón de Lara, *La España del siglo XX*, Barcelona, 1977, Ed. Laia, p. 368 et

Quelques années après le putsch franquiste qui empêchera de savoir ce qu'aurait donné une telle politique, le Président du premier gouvernement autonome basque, José Antonio Aguirre, présentait ainsi le versant social de ce qu'il appelait lui-même la « doctrine basque » : « Avec l'autonomie, nous pensions implanter un système social original et pratique au sein du peuple basque. Nous pensions que (...), si le travailleur avait une participation effective dans les bénéfices de la production, nous aurions fait un grand pas vers la paix sociale (...). »¹¹⁵ C'est à cette fin que le PNV propose un plan de « participation des travailleurs au capital » grâce à la distribution de parts proportionnelles aux bénéfices enregistrés. Avec ce projet, les nationalistes « pensaient concilier la liberté et l'initiative de l'entrepreneur avec l'association du travail, ruinant les abus de l'exploitation »¹¹⁶.

En 1941, dans l'espoir que nourrissaient encore les nationalistes de reprendre le pouvoir, le même Aguirre écrivait : « Notre programme facilitera l'accès du travailleur au capital, aux bénéfices, à la co-administration des entreprises (...), administrations dont les travailleurs étaient jusqu'alors écartés au grand préjudice de la paix et de la justice (...). Ce programme est animé par la ferme espérance que cette initiative fera régner [117] dans peu de temps une plus grande harmonie entre tous les éléments de la richesse. Le Gouvernement (basque), comptant sur l'assentiment populaire et grâce à son appui chaque jour plus fort, agira de façon à ce que des réformes sociales, qui étaient jusqu'alors précédées de tumultueuses manifestations, soient réalisées au milieu de la compréhension générale d'un peuple qui aura su harmoniser dans sa pensée l'intérêt supérieur de la collectivité avec le souci de causer le moins de préjudices possible aux intérêts privés surtout quand ceux-ci sont, comme c'est si souvent le cas chez nous, le fruit de nombreuses années de travail. »¹¹⁷ En somme, il s'agissait de mettre en application la « doctrine basque d'aide au peuple et de respect des droits légitimes du propriétaire »¹¹⁸ dans l'unité d'une communauté autonome. [118]

p. 387).

¹¹⁵ José Antonio Aguirre y Lecube, *El sentido democrático, el sentido social y el de la libertad de los pueblos en los momentos actuales*, 28 août 1942, *Obras completas*, San Sebastián, 1981, Ed. Sendoa, tome III, p. 185.

¹¹⁶ *Ibidem*, pp. 186-187.

¹¹⁷ *Ibidem*, tome II, p. 852.

¹¹⁸ *Ibidem*, tome II, p. 874.